

Le nôtre

Michel Bergeron

Number 76, 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5350ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bergeron, M. (2007). Le nôtre. *Brèves littéraires*, (76), 59–62.

À longues glissades souples, nous avançons tête baissée sur la neige croûtée, un ballet coordonné de jambes, de muscles, de skis et de bâtons. J'aimais suivre ses traces, le voir ouvrir la voie, grand, fort, solide, tout juste un peu cabossé par la vie.

Le vent de face vigoureux sifflait à nos oreilles, mais nous étions enveloppés dans nos cocons, chacun replié sur lui-même, hypnotisé par le son de sa respiration et du crissement des skis sur les plaques de glace. Chacun seul au monde. Une seule bouche aspirait l'air froid et le recrachait en vapeur. Une seule paire d'yeux clignait derrière les lunettes noires. Une seule oreille remplie de la respiration du corps. J'imaginai une chanson au tempo lent et régulier, un pied devant l'autre, une poussée du bâton, une glissade du ski, tchouk, funk, funk, psss.

Au loin, des troupeaux de nuages se regroupaient, couvrant l'horizon d'un voile sombre. Nous nous sommes arrêtés près du tronc d'un chêne couché en travers du chemin. Il s'est assis pour peler des tangerines avec l'assurance de ceux qui maîtrisent leur environnement, avec dans les yeux quelque chose d'enjoué et d'apaisant.

Puis, il s'est mis à neiger. Une neige spongieuse qui modelait les formes, adoucissait les angles. Des brins légers comme des cils. Des cristaux à six branches identiques, des flocons symétriques mais uniques. Des étoiles qui tombent du ciel jusqu'au bout de ma langue.

Pendant que nous changions de cire, le paysage se transmuait sous nos yeux, se dissolvait dans la mer blanche, voilé, dévoilé. Un endroit où tout s'efface pour mieux recommencer.

Il s'est élancé et je l'ai regardé glisser avec souplesse. Je lui ai emboîté le pas. Les premiers arbres à l'écorce épaisse sont apparus comme par enchantement, formes

sombres derrière le rideau blanc. Nous nous sommes engouffrés dans un tunnel formé par les branches enneigées des pins.

Nous sommes finalement arrivés au chalet. J'ai secoué mes cheveux poudrés de frimas pendant qu'il déroulait nos sacs de couchage sur le plancher froid et allumait un feu. J'ai suspendu mes bas, mes mitaines et ma tuque, raides et glacés, devant la cheminée, et placé mes bottes humides autour de la truie. Les bûches de pin sec craquaient en dégageant une odeur réconfortante. Sa voix coulait, liquide et riche comme du caramel chaud sur une tarte aux pommes. Ses cheveux emmêlés, ses yeux clairs, sa peau hâlée qui aspirait toute la lumière du feu... j'avais cette intense conscience de sa présence physique, de la chaleur de son sourire, de son aura naturelle.

Nous nous sommes couchés devant le feu mourant. Je regardais sur fond de braises rougeoyantes les contours de son corps massif, de ses larges épaules. Le vent secouait la fenêtre. La chaleur du foyer nous enveloppait d'une intensité brûlante. Épuisée, l'esprit brouillé par l'alcool bu, j'ai sombré dans un puits sans fond.

*

Dans ce rêve aquarium, mon amant de neige a fondu sur moi.

Je sentais sa bouche fraîche au plus profond de mes émois, son souffle dans mon cou, son haleine troublante, un peu mer, un peu terre.

Dans ce rêve délirium, mon aimant du froid a démagné mes balises et nos corps éperdus ont tour à tour explosé dans le ciel.

*

Je me suis réveillée en sursaut. L'absence de bruit, je crois. Étourdie, la tête lourde mais étonnamment sans gueule de bois. Quel rêve bizarre ! Sur le coup, j'ai eu un peu honte. Et s'il m'avait entendue... Mais il n'était plus là. Ça ne m'étonnait pas trop. Il avait toujours été un lève-tôt. J'ai jeté un coup d'œil par la fenêtre. Rien. Puis, je me suis rendu compte que son sac de couchage avait disparu... et son linge... et ses skis.

Je me suis dépêchée de ramasser mes affaires. Il fallait que je le rattrape. Je suivais ses traces fraîches dans la neige. Je le sentais devant, pas trop loin, juste assez pour ne pas le voir encore... Là-bas, la petite montée avant le ravin... Je l'ai aperçu alors qu'il commençait à descendre. Je l'ai vu pousser avec force sur ses bâtons. Je lui ai crié d'arrêter, de m'attendre. Il filait à vive allure. On aurait dit qu'il se sauvait, qu'il me fuyait. L'inclinaison abrupte de la pente et le poids de mon sac m'entraînaient vers le bas. Je l'ai perdu de vue, trop occupée à tenter de garder le contrôle, ployant les genoux, écartant les skis, accroupie sur mes bâtons. J'ai entendu un grand cri. Une bosse invisible m'a déséquilibrée, j'ai continué à dévaler la pente à toute vitesse sur une jambe. Par miracle, mes skis ne se sont pas détachés et j'ai finalement réussi à rejoindre tant bien que mal la forme sombre étendue au bout de la piste. Il était là, immobile. Figé. À première vue, à part son bras gauche bizarrement rejeté en arrière, il semblait s'en être tiré sans trop de dégâts.

Je me suis approchée doucement en lui parlant, mais il ne répondait pas. Recroquevillé sur lui-même, il ne gémissait pas non plus. Je me suis agenouillée devant lui. J'ai dégagé son visage enfoui sous la neige. Aucune buée ne sortait de ses lèvres ni de ses narines. J'ai touché son cou, sa peau glacée et moite. Je l'ai retourné avec précaution tout en prenant son pouls. Rien. J'ai tâté sa nuque... tout paraissait normal... sa gorge... et j'ai alors compris que son cœur s'était arrêté. J'ai tenté de le réanimer en frappant de toutes mes forces sur sa large poitrine. Mon cœur battait de manière si désordonnée

que j'ai failli m'évanouir, trop bouleversée pour réfléchir. Je n'arrivais pas à donner un sens à ce qui se déroulait sous mes yeux. La neige tombait doucement sur mes joues, douce, mouillée, molle, folle.

*

Notre maison est un petit pain au four caché sous les arbres. Le soleil du matin se fraye un chemin jusqu'à moi. Je ferme les yeux, baignée de sa chaleur et du parfum des lilas. Une tondeuse à gazon ronronne au loin. Je traverse le labyrinthe de ruelles ombragées aux noms d'oiseaux pour me rendre à l'hôpital.

D'ici, j'aperçois la rue des Colibris. J'entends les cris des enfants qui jouent au Parc des pinsons.

Une nuit, juste avant de me coucher, j'ai ressenti une douleur aiguë comme si j'avais été piquée par une aiguille, de l'intérieur.

Cette nuit-là, j'ai su que je n'avais pas rêvé dans les bois.

Depuis l'échographie, c'est la troisième fois que je te raconte cette histoire. La troisième fois que je passe devant l'hôpital et sa clinique d'avortement sans m'arrêter.

En retournant à notre maison, je me remplis de ta présence. Ma fille. Je me demande ce qui est bien, ce qui est mal. Toutes ces façons de vivre, de mourir... et d'aimer. Tous ces choix à faire, toutes ces décisions à prendre, les vérités brouillonnes, les mensonges incohérents.

Et ce qui reste à la fin.

Il faudra bien un jour que je te parle de ton père.

Ton père qui était aussi le mien.